



N° JAU/37 - 16 février 1965

"HALLÂJ OU LA RELIGION DE LA CROIX"

par Roger Arnaldez

Paris, Plon, coll, "La recherche de l'Absolu", 1964, 190 p.

Un excellent ouvrage du professeur Arnaldez met à la portée d'un vaste public la vie mystique d'Hallâj que Louis Massignon avait fait connaître à l'Occident dans des études érudites et ordinairement, par le fait même, connues surtout des spécialistes. Nous reprenons ici la recension qu'en a faite Jean Lacroix dans "Le Monde" du 7-8 juin 1964 et nous la faisons suivre de la conclusion fort éclairante du livre lui-même et de quelques textes d'Hallâj.

LE MYSTICISME D'AL-HALLAJ

Jean Lacroix

M, Arnaldez, professeur de philosophie et de civilisation musulmanes à la faculté des lettres de Lyon, est sans doute en France le seul philosophe qui se soit dévoué à l'étude de la pensée arabe, comme d'autres sont historiens de la pensée germanique, anglaise ou italienne. Ainsi a-t-il une double formation bien attachante : grecque par ses origines, arabe par goût et vocation. C'est ce qui explique la clarté qu'il apporte à ses travaux les plus érudits, comme *"Grammaire et Théologie chez Ibn Hazm de Cordoue"* (Paris, Vrin, 1956). Si malgré mon incompetence, j'ai l'audace - ou plutôt la témérité - d'entretenir aujourd'hui mes lecteurs d'un de ses livres, c'est qu'il vient de présenter à tout le public cultivé un des plus grands mystiques musulmans, Hallâj, né vers 858, crucifié à Bagdad vers 922, mystique sunnite qui s'en tint au Coran et à la Sunna, c'est-à-dire à la tradition du Prophète, mais dépassa la Loi par l'Amour, et mourut dans "la religion de la croix", au sens de pur témoignage et d'absolu sacrifice, sans que cela implique aucune influence chrétienne, car le seul Christ qu'il ait médité est celui de la tradition musulmane, qui n'a pas été crucifié.

Hallâj, avant tout, est un visionnaire. C'est par une sorte de divinisation inspirée qu'il prédit sa mort sur le gibet comme l'instant privilégié du Témoignage. Non qu'il ait subi quelque influence platonicienne : le corps n'est pas un tombeau et la vie n'est pas une méditation de la mort. Au contraire bien qu'il n'y ait pas pour lui de Dieu incarné, nul n'a davantage reconnu la valeur du corps et de l'incarnation. Mais vie et mort ne sauraient être séparées, pour la seule raison que Dieu est à la fois Celui qui fait vivre et Celui qui fait mourir. Tout se rattache ici à l'approfondissement de la notion de sacrifice. Le sacrifice est un don désintéressé. Mais, comme en définitive on ne peut donner que soi, tout sacrifice ouvre la perspective du sacrifice total, du sacrifice de la vie. Se sacrifier, c'est reconnaître ou donner un sens à la mort. Aussi Blondel disait-il de la mortification qu'elle était la véritable "expérimentation métaphysique". Pour Hallâj, la vie aussi bien que la mort est une offrande et un sacrifice, et la mort n'est que le dernier sacrifice avant la résurrection. C'est donc toute son existence, si l'on ose dire, qu'il faut vivre et mourir comme sacrifiée, comme donnée. Le sacrifice est la

reconnaissance parfaite d'un don. Et le don est un bien qui réalise une union spirituelle en des échanges d'une infinie délicatesse. La vie et la mort, dons de Dieu, assurent notre union avec Lui. Le vrai sacrifice est l'usage juste et saint de ce que donne Celui qui fait vivre et mourir. Si la mort a quelque privilège, c'est, disait Hallâj, que le bonheur vient de Dieu, mais que la souffrance est Dieu Lui-même.

La difficulté est d'accorder mystique avec ce qu'on appelle parfois le légalisme du Coran, et de savoir jusqu'à quel point Hallâj est orthodoxe. A la suite de Massignon, Roger Arnaldez soutient qu'il est un véritable mystique sunnite, dans la tradition du Prophète. S'il dépasse la Loi révélée, c'est par elle et en elle ; s'il va plus loin que Mahomet, c'est en recevant sa prédication et en répondant à son appel. Le propre de la prophétie, à ses yeux, est d'apporter la révélation de la Loi, et en ce sens Mahomet ne saurait être dépassé. Mais, dans le Coran même, Dieu donne des indications qui vont au-delà de la Loi. C'est que la Loi n'est pas révélée pour elle-même ; elle est une "conduite" sur la voie droite qui va à Dieu. Hallâj prétend bien suivre exactement le chemin du Coran. Mais précisément, c'est un chemin. A l'égard de la Loi, l'attitude d'al-Hallâj est assez analogue à celle de saint Paul : il ne s'agit pas de l'abolir mais de l'accomplir. Et l'accomplir, c'est aller où elle conduit, c'est-à-dire à Celui qui la donne et la révèle. Ainsi découvre-t-on la générosité divine qui vaut pour tous les hommes. Hallâj a voulu être le Témoin de Dieu pour tous. Sa religion n'est plus seulement celle de la Loi de la communauté des croyants, mais de la vérité même de Dieu manifestée en chaque créature humaine. Le vrai mystique part de la révélation pour aboutir au Dieu qui l'inspire : il a besoin de la révélation et de l'inspiration. En un sens, comme il y a un existentialisme athée, on découvre ici une sorte d'existentialisme musulman, qui serait un existentialisme de la Création.

Le mysticisme d'al-Hallâj, en effet, est directement opposé au quiétisme : l'amour ne va jamais sans connaissance. Avec une extrême finesse, Hallâj montre que dans le quiétisme l'amour se dégrade en délectation personnelle et devient une sorte d'injure à Dieu, puisqu'en somme on se suffit de ce qu'on éprouve en soi. Il faut donc une union à Dieu aussi totale que possible et qui cependant ne soit pas fusion - un anéantissement qui ne soit qu'un moment dialectique suivi de la subsistance de la personne. Seule l'idée de création permet de résoudre un tel problème : le mysticisme d'al-Hallâj constitue une "expérience ontologique de l'acte d'exister". La création, en effet, ne doit pas être examinée du côté de la créature, mais du Créateur : c'est en Lui-même que Dieu est l'Acte créateur. S'unir à Lui, c'est donc pour la personne s'unir à l'acte d'exister, s'unir à l'acte créateur qui la constitue dans l'être. S'anéantir en Dieu serait détruire l'acte divin qui donne la vie. Mais en même temps l'existence de la personne résulte totalement du don de Dieu : vouloir exister pour soi et par soi c'est cesser d'être. Suivre la voie du Coran, c'est découvrir Dieu "existentiateur de tous les êtres". Ainsi n'y a-t-il aucun progrès religieux tant que subsiste une conscience de soi dans un sens analogue à celui de l'amour-propre suivant LaRochefoucauld. La foi en la Création fait comprendre que la relation de l'homme à l'Acte créateur est d'une nature entièrement différente de celle qui joue entre une essence existant en ce monde et son Idée en Dieu. Si Dieu est Vérité, son Acte créateur est vérité et la créature est vraie : la réalité de la personne se fonde dans la réalité de la Création et leur relation s'épanouit dans l'amour qui sauve la distinction des personnes dans la plus totale union. L'acte créateur, loin de se réduire à une fonction démiurgique secondaire par rapport à l'essence divine, s'enracine dans ce qui est le plus personnel en Dieu, dans son Amour.

"C'est dans la religion de la croix que je mourrai", avait prédit Hallâj. Et sa prophétie s'est réalisée. Mais dans la civilisation occidentale, une telle formule risque d'être mal comprise. Et si Roger Arnaldez a pu intituler son Ouvrage *"Hallâj ou la religion de la croix"*, il en précise vite la signification. Certes, la mystique hallâjienne a de profondes résonances chrétiennes. "En renonçant à l'unité logique et ponctuelle du légalisme théologique musulman, écrit Arnaldez, Hallâj trouvait dans son Dieu une vie intime qui répugne moins à la doctrine trinitaire que la conception ordinaire du rigide monothéisme dans l'Islam courant". Mais il n'a subi d'aucune manière l'influence directe du christianisme, et son attitude, en définitive, reste irréductible à l'attitude chrétienne. L'idée d'un Dieu incarné et crucifié ne l'effleure même pas, et son Christ reste totalement celui de l'Islam. Il n'y a pas de drame divin qui résolve le drame humain. Il n'en reste pas moins que Hallâj a une expérience mystique authentique et qu'il cherche vraiment l'Absolu. Massignon, dans *"La Passion d'Al-Hallâj"*, a définitivement fait justice de toute interprétation gnostique. Certes, il y a eu une gnose musulmane, comme une gnose païenne et une gnose chrétienne. Mais le commentaire gnostique laisse de côté ce qui fait l'originalité particulière des Livres dont il propose de dévoiler l'énigme cachée et substitue à leur vrai message une imagerie qui se dit symbolique et qui n'est qu'arbitraire. Hallâj n'est pas tombé dans le piège de ces faux brillants : à ses yeux le Coran a une valeur originale et irremplaçable.

Ce qu'il faut en tout cas souligner, c'est la leçon d'intelligence et d'ouverture que donne un tel livre, à la fois par sa fermeté et sa compréhension. La religion musulmane n'est pas ce seul légalisme

qu'on y voit trop souvent. Hallâj, si l'on veut, a complété Mahomet par Jésus - le Jésus de l'Islam. Le Coran prêche surtout la transcendance et ne laisse qu'entrevoir la royauté de l'amour. Strictement orthodoxe ou non, Hallâj a du moins montré que si le Dieu des Arabes est le seul Tout-Puissant, le seul qui soit maître de son acte, qui est bien au-delà de toute idée de causalité, il est aussi plus que tout cela : Amour créateur qui se laisse deviner dans et par sa révélation de la Loi.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE DE ROGER ARNALDEZ

(pp. 153-159)

(les deux sous-titres sont de notre rédaction).

On s'étonnera peut-être, au terme de cette étude, que nous ayons pu soutenir, à la suite de L. Massignon, que Hallâj est un mystique sunnite. Le propre du sunnisme n'est-il pas de s'en tenir en tout aux textes du Coran et à la Sunna, c'est-à-dire à la tradition du prophète qui avait été recueillie de la bouche des transmetteurs et fixée en des termes invariables ? Cette religion attachée à la lettre, a bien pu se dilater çà et là sous l'influence des commentaires, d'ailleurs toujours très prudents ; elle a pu admettre la formation d'une théologie dogmatique, le kalâm ; interioriser et spiritualiser la Loi et constituer une ascétique et une mystique à caractère moral prononcé, telles qu'on peut les trouver dans les écrits du grand penseur de l'orthodoxie musulmane, Ghazali ; chez certains, la théorie des états mystiques a pu dépasser la simple réalité morale, pour se charger de significations existentielles. Mais prétendre dépasser la Loi, non seulement pour lui découvrir une valeur plus intérieure ; mais encore pour accéder à une qualité de vérité qu'on la juge incapable de faire atteindre, n'est-ce pas s'inscrire immédiatement dans les rangs de l'hétérodoxie la plus abominable ? Or c'est bien ce qu'a fait Hallâj.

- HALLAJ, MYSTIQUE ORTHODOXE.

Néanmoins, il faut le dire sunnite, avant tout par comparaison avec les gnostiques ésotériques. Nul n'ignore qu'il existe une sorte de pérennité de la Gnose dont les thèmes, sans se modifier essentiellement, se retrouvent d'un âge à l'autre sous divers travestis empruntés aux religions et aux philosophies en honneur dans les pays et aux époques où ils se manifestent. Comme il y eut une Gnose païenne, une Gnose chrétienne, il y eut une Gnose musulmane. Le Coran, comme avant lui la Bible et les Évangiles, ne sert plus guère que de prétexte à des exégèses allégoriques qui font dire au texte ce qu'elles veulent, ou plutôt qui lui attribuent une doctrine déjà toute constituée en dehors de lui et sans lui, une prétendue vérité transmise à l'humanité depuis l'origine du monde par les grands initiés. Le commentateur gnostique laisse de côté ce qui fait l'originalité particulière des Livres dont il propose de dévoiler l'énigme cachée, et substitue à leur vrai message, une imagerie qui se dit symbolique, affirme renfermer les connaissances les plus secrètes de l'univers, mais qui en fait étonne par son arbitraire, sa pauvreté, son goût assez puéril du mystère gratuit et du merveilleux. Ce n'est pas que les gnostiques n'aient jamais d'intuitions profondes ; mais elles ont alors une valeur pour elle-même, due au génie particulier d'un homme, et on peut aisément et sans dommage les détacher du fatras des doctrines ésotériques. Hallâj n'est pas tombé dans le piège de ces faux brillants ; il n'a pas voulu des commodités que lui eussent offertes ces systèmes tout faits. Il a son expérience ; il cherche vraiment l'Absolu ; il ne se contente pas de l'apprendre, de le comprendre par initiation, quitte à l'exploiter ensuite pour son propre compte. A ses yeux, le Coran a une valeur originale et irremplaçable. Il ne se propose pas de l'escamoter pour lui substituer plus ou moins subrepticement des doctrines qui n'ont rien à voir avec lui. S'il dépasse la Loi révélée, c'est par elle et en elle ; s'il va plus loin que le prophète, c'est en recevant sa prédication et en répondant à son appel.

Hallâj a vu dans le Coran ce que rarement on y distingue, qu'il s'agisse des musulmans ou des islamologues. Le texte de la Loi, les promesses et les menaces qui l'accompagnent pour l'accréditer, les descriptions eschatologiques qui couronnent l'ensemble, enfin l'invocation d'un Législateur tout-puissant, Créateur de tout ce qui n'est pas Lui et par conséquent maître et souverain absolu, voilà ce qui n'échappe à personne. C'est ce qui a fait concevoir un Dieu parfaitement isolé dans l'unité de sa transcendance, trop haut, et trop distant pour communiquer son propre mystère. Pourtant si le texte coranique favorise incontestablement une telle théologie il ne l'exprime nulle part sous cette forme exclusive. Elle n'est pas contenue dans le message de Mahomet ; elle est l'œuvre des hommes qui ne considèrent que l'aspect le plus frappant, le plus extérieur de la révélation. Notons bien qu'Hallâj ne cherche pas à lui découvrir un sens plus intérieur : ce sont là des textes qu'il comprend volontiers à la lettre, comme pourraient le faire de purs juristes. Il n'appuie pas sa quête mystique sur un sens caché que le commentaire lui découvrirait. Non ! il voit d'autres textes qui sont très clairs pour lui et qui lui

apprennent qu'au-delà de la Loi, quoique par elle, Dieu appelle les hommes à autre chose qu'à la pure observance extérieure.

Le propre de la prophétie a bien été d'apporter la révélation de la Loi, et Mahomet avait pour mission d'insister sur l'importance de la stricte observance, car Dieu vient chercher les hommes là où ils sont, dans l'état où ils sont, c'est-à-dire dans une vie occupée de besoins matérielles et de soucis temporels, et il leur parle d'abord le seul langage qu'ils puissent comprendre. C'est celui de l'ordre et de la défense, de la promesse et de la menace. Mais dans le Coran même, et à côté de toutes ces prescriptions, Dieu donne les indications nécessaires pour continuer sur la voie, une fois qu'on aura répondu au premier appel. Hallâj a vu que, dans le Livre, tout ne s'ordonnait pas à la figure d'un Dieu purement législateur. Nous avons placé en exergue quelques versets qui font apercevoir ce qui s'était découvert à lui. Si parfois le fidèle est convié à comprendre Dieu en fonction de la Loi, parfois aussi il lui est suggéré que la Loi, dans sa vérité parfaite, doit être saisie en fonction de Dieu. Il est souvent écrit : "S'ils savaient", ou "peut-être comprendrez-vous". Que s'agit-il de savoir et de comprendre ? La Loi ? Mais elle est là, révélée en un arabe clair, sans tortuosité. C'est Dieu même qui le dit. Alors, n'est-ce pas qu'il y a autre chose que l'homme pourrait savoir et que peut-être il comprendra ? C'est cette Science qui est "auprès de Dieu", et qui joue un si grand rôle dans la méditation d'al-Hallâj.

Ainsi, le Coran lui-même invite ses lecteurs à dépasser la Loi qu'il leur donne par l'entremise du Prophète. Hallâj obéit quand il va explorer les mystères. Et le Dieu qu'il découvre dans toute la splendeur de sa Gloire, vers la fin de sa vie, n'est pas un autre Dieu que celui dont il entendit l'appel lointain quand, petit enfant, il écoutait la lecture du Coran. Voilà en quoi Hallâj est sunnite.

- ISLAM HALLAJIEN ET CHRISTIANISME.

L'Islam d'al-Hallâj n'est pas sans avoir des résonances chrétiennes, bien qu'aucune influence du christianisme ne soit directement décelable. Ce Dieu qui crée par amour, qui s'entretient avec Lui-même de Ses créatures et fonde ainsi dans le secret de Sa personne leur véritable personnalité, qui les rassemble en Lui pour leur révéler dans sa Parole d'Amour le mystère de leur être et de la Création, ce Dieu qui regarde dans la prééternité la forme de la "nâsût" (monde ou forme de l'humanité) et s'y complaît, est curieusement humanisé, sans rien perdre de sa Majesté et de sa transcendance. En renonçant à l'unité logique et ponctuelle du légalisme théologique musulman, Hallâj trouvait dans son Dieu une vie intime qui répugne moins à la doctrine trinitaire que la conception ordinaire du rigide monothéisme dans l'Islam courant. Cependant nous sommes encore très loin de ce qui fait l'originalité de la Révélation chrétienne. Le Christianisme peut fonder et justifier une vie mystique, il n'en résulte pas, c'est-à-dire que les traits essentiels de son dogme ne sont pas commandés par une expérience privilégiée et destinés à répondre à ses exigences. Le Christianisme fonde et justifie la personnalité de chaque homme ; il offre à chacun une voie ontologique de salut ; mais il est avant tout un drame divin qui explique et dénoue le drame humain. Hallâj, même s'il a voulu prêcher la Vérité intégrale à tous les hommes, même s'il a désiré témoigner à la face de tous, n'a cependant pas été capable de rechercher l'Absolu ailleurs que dans la ligne de sa propre vie. Pouvait-il sauver les hommes ? Nous l'avons déjà dit : comme ce fut aussi le cas du Prophète, il n'avait pas à les sauver mais seulement à témoigner. Cela reste très musulman. La réalité du drame dans lequel est engagée l'humanité toute entière se dissout en une multitude de ces indépendants que représente chaque vie humaine. Mais est-ce assez que d'avoir découvert, par une grâce spéciale, la racine ontologique de son être, même si on est convaincu qu'elle est celle de tous les autres êtres ? Hallâj a pu le croire. Bien des chrétiens l'ont cru également. Cependant, le Christ des Évangiles enseigne qu'on ne se sauve pas seul, que le mystère du salut est celui de l'ensemble de l'humanité, et qu'il s'enracine dans un mystère divin, puisqu'il est lié au mystère d'un Dieu fait homme. C'est pourquoi l'Islam hallâgien ne laisse pas de place à l'histoire, non plus que l'Islam le plus traditionnel.

La mystique d'al-Hallâj a dilaté les conceptions musulmanes et les a rapprochées de certaines conceptions chrétiennes. Cette dilatation concerne surtout l'attitude de "vivant", que le Coran a révélé en Dieu. Que signifie-t-il ? Pour les commentateurs, comme Fakhr al-Dîn al-Râzî, qui l'ont médité, il indique seulement que Dieu n'a pas créé par nécessité de nature, par émanation, mais à la suite d'une décision personnelle et volontaire. Ainsi compris, cet attribut ne nous dévoile rien de la vie intime de Dieu. Au contraire, Hallâj a, par son expérience extatique, pénétré dans l'intimité divine au niveau de cet acte créateur qui se fonde dans une Personne et dans l'Amour. C'est là un progrès considérable. Cependant, l'absolu d'al-Hallâj reste un absolu musulman. Il serait long d'expliquer tout ce qui le différencie de l'absolu chrétien. Nous dirons schématiquement qu'en Islam les êtres créés sont le point final de la Création. L'homme doit revenir, par une marche régressive, au point de départ originel, la volonté de Dieu pour les uns, son amour personnel pour les autres. Prise en elle-même, la création,

comme ensemble des êtres créés, a sa fin en soi : Dieu a tout organisé pour répondre aux besoins de la vie d'ici-bas ; cette vie, en tant que telle, il n'y a qu'à la vivre, en se rappelant simplement la puissance et la générosité du Créateur, en Le remerciant, en reconnaissant que tout vient de Lui, et en obéissant aux commandements qu'Il a donnés comme conditions d'une autre vie dans le Paradis. Celui qui désire davantage n'a qu'à faire "retour" vers le Principe et la Source de son existence, vers ce qui lui donne d'être et constitue ainsi le véritable fond de son être. La mystique musulmane ne fait par suite rien d'autre que de transposer une tendance qui marque profondément l'Islam : celle de situer l'idéal religieux derrière soi, aux origines où l'action divine dans l'humanité s'exprimait nettement dans l'envoi du prophète. Le pacte de Dieu avec le peuple à qui Il adresse Son message, au moment même où il s'inscrit dans l'histoire comme le point d'impact d'un trait divin frappant la terre, figure visiblement le "covenant" mystique originel que l'extatique cherche à reproduire. Au contraire, pour les chrétiens, la création est sans doute le terme de l'acte créateur, mais en elle-même elle est un commencement ordonné à une fin qui la dépasse ; elle est une création pour... Le monde matériel est pour l'homme, et l'homme est pour Dieu. La promesse qui est enveloppée dans l'alliance abrahamique et qui est réalisée par le Christ, n'est pas celle d'une récompense de l'obéissance, ni un appel à retrouver en Dieu la Source de l'existence : elle est la promesse d'une vie surnaturelle, participation à la vie intime de Dieu.

Cette théologie qui marque le christianisme et qui donne un sens positif à l'idée de "fin" du monde est inséparable d'un plan de la Création qui prend corps dans l'intimité divine. Hallâj a eu raison de rattacher étroitement la Création à l'Amour. Mais en même temps, n'a-t-il pas rattaché trop étroitement l'Amour à la Création ? Saint Jean apporte la Révélation que Dieu est amour. Même s'Il crée par amour, Il ne propose pas au chrétien de Le retrouver simplement comme Créateur par un retour aux origines de son être, mais Il lui révèle une destinée qui est devant lui, non derrière. Il le fait avancer dans la voie de la sanctification, l'enrichissant de Ses grâces au-delà des possibilités et des espérances d'une nature créée. Et c'est l'humanité entière qu'Il fait ainsi progresser sur un plan spirituel qui n'est plus celui de la création, si bien qu'à la fin des fins, Dieu ne se donne plus du tout comme Créateur - c'est aux temps de la Genèse qu'Il se révélait sous cette forme élémentaire -, Il se donne comme Dieu qui est Amour, qui est Père, père des hommes parce que dans Son amour, en l'unité de l'Esprit-Saint, Il engendre éternellement le Fils.

Hallâj a vécu une expérience qui donne un sens à une certaine intimité divine. Il parle même d'une intimité de l'intimité. Néanmoins, au regard du christianisme, il reste encore bien en-deçà de ce qu'est Dieu en Son mystère ; il ne saisit pas le principe fondamental de la Paternité divine. Dans son ascèse régressive, il ne voit rien au-delà du Créateur. Or le propre de l'Islam est précisément de nier qu'il soit possible et permis de porter si loin sa vue. Et c'est juste, si on n'admet pas la promesse dans le sens chrétien, si on ne croit pas que l'homme est destiné à devenir autre chose que la simple créature à laquelle Dieu a donné l'être.

Mais cette proposition essentielle au christianisme est, dans la perspective musulmane, une abomination. Hallâj, non plus qu'aucun adepte de l'Islam, ne pouvait souscrire aux paroles de saint Pierre, parlant du Christ, par qui Dieu "a accompli les grandes et précieuses promesses, afin que, par elles, nous devenions participants de la nature divine".



JUGEMENT D'UN ALGERIEN MUSULMAN SUR L'OUVRAGE DE R. ARNALDEZ **Ali MERAD, dans *Ibla* (Tunis), n° 105, 1964/1, pp. 88-89.**

... (Ce travail de M. Arnaldez) contribuera à lever la suspicion plus que millénaire qui, du côté musulman, pèse sur Hallâj. En montrant sa fidélité à l'esprit, sinon à la lettre de la révélation islamique, en le situant dans un champ authentiquement coranique (quoique sa voie personnelle s'inscrive réellement en dehors de la grande Voie communautaire), M. Arnaldez, après Louis Massignon, restitue en quelque sorte Hallâj à l'Islam, s'il en fût jamais sorti. De ce fait, son livre permettra à coup sûr à beaucoup de musulmans de surmonter la traditionnelle répugnance qui les éloigne des grands mystiques en général, et de ceux en particulier que l'opinion commune place arbitrairement dans les zones ténébreuses du "kufr", et que les représentants officiels de l'Islam n'hésitent pas à exclure de la Communauté des croyants, parce que leur enseignement ou leur pensée ne semblent pas s'insérer exactement dans les formulations classiques de l'orthodoxie".

TEXTES D' AL-HALLÂJ

extraits du *Diwan*, traduit et présenté par L. Massignon
Paris, Cahiers du Sud, 1955, 160 p.

J'ai étreint, de tout mon être, tout Ton amour, ô ma Sainteté ! Tu me mets à nu, tant, que je sens que c'est Toi en moi ! Je retourne mon cœur parmi tout ce qui n'est pas Toi, mais je ne vois plus rien qu'effarouchement, de moi à eux, et familiarité, de Toi à eux ! Ah ! me voici, dans la prison de la vie, environné des humains, arrache-moi, vers Toi, hors de la prison ! (p. 73).

Ta place, dans mon cœur, c'est mon cœur tout entier, rien d'autre que Toi n'y a de place ; mon esprit Te retient entre ma peau et mes os, regarde, si je Te perdais, comment ferais-je ? Quand j'essaye de cacher qui j'aime, mon subconscient le manifeste par les larmes que je cachais (p. 78).

Penser à Toi me tourmente du désir de Te voir, T'oublier me fait pleurer et souffrir ; me voici tout entier devenu cœur T'implorant pour souffrir d'amour, et voici que les douleurs s'annoncent ! (p. 79).

Ton Esprit s'est emmêlé à mon esprit, tout ainsi que s'allie le vin avec l'eau pure. Aussi qu'une chose Te touche, elle me touche ! Ainsi donc, Toi, c'est moi, en tout (p. 93).

Ton cœur contient, au dedans, des Noms tiens, que ni la lumière, ni les ténèbres ne connaissent guère. La lumière de Ton visage reste un mystère quand on l'aperçoit ; là est la générosité, la miséricorde et la noblesse. Écoute donc mon récit, Bien-aimé, puisque ni la Tablette ni le Calame ne le sauraient comprendre (p. 101).

J'ai deux surveillants (mes oreilles) qui constatent que j'aime, et j'en ai deux (mes yeux) qui constatent que Tu me regardes. Aucune pensée ne traverse mon intime que Toi ; rien n'est dit, sinon Ton amour, par la langue. Visé-je à l'est, Tu en es l'orient ; à l'ouest, Tu es droit devant en haut, et Tu en es l'au-dessus ; en bas, et Tu es partout. C'est Toi qui donnes à tout son lieu, sans T'y localiser. Tu es dans tout le tout, sans être périssable. (Tu es) mon cœur et mon esprit, ma conscience et mon inspiration, et le rythme de mon souffle, et le nœud de mon organisme (pp. 116-117).

Ô Dieu, que le soleil soit à l'aurore ou au couchant, Ton amour adhère à mon souffle. M'isolant avec des amis pour causer, c'est de Toi que je leur parle. Te remémorant, dans la tristesse ou la joie, c'est Toi, dans mon cœur, qui fais le lien de mes phantasmes. Quand je voulais m'abreuver pour étancher ma soif, c'est Toi dont je voyais l'ombre dans la coupe. Et si je pouvais aller à Toi, je T'arriverais, rampant sur mon visage ou marchant sur la tête ! (p. 74).

Ô toi qui poses des questions sur notre aventure ; si tu nous avais vus, tu ne nous différencierais plus. Je suis devenu Celui que j'aime et Celui que j'aime est devenu moi. Nous sommes deux esprits, infondus en un (seul) corps (p. 108)¹.

Nul n'adore Dieu par un acte qui lui soit plus agréable qu'en L'aimant (trad. L. Massignon, "*Passion d'al-Hallâj...*", Paris, Geuthner, 1922, p. 895).



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

¹ Louis Gardet note à ce sujet : "Texte très célèbre, violemment et souvent critiqué ; c'est à son propos que fut fait à Hallâj le reproche de "hulûl" (au sens de "infusion de substance"). Plus tard, les partisans de "l'unicité de l'Être", ainsi Ibn Arabi, le blâmeront de maintenir la dualité des "deux esprits", et d'être infidèle au "tawhîd". - On peut se demander en fait si ce poème ne se réfère pas à une expérience d'union (intentionnelle) d'amour, et s'il n'est pas comme une expression hésitante de l'état si bien défini par Saint Jean de la Croix : "deux natures en un seul esprit et amour de Dieu ?" (*Thèmes et textes mystiques*. Recherche de critères. en mystique comparée, Paris, Alsatia, 1958, p. 138, note 7).